

YEGG

GRATUIT

LE FÉMININ RENNAIS

NOUVELLE GÉNÉRATION

Emilie Audren
FEMME DE PAROLES

DÉCRYPTAGE
LIBERTÉ =
NON MIXITÉ ?

CULTURE
Le genre,
un sujet
Bouillants

focus sur

ADOLESCENTES
JEUNES FEMMES
EN DEVENIR





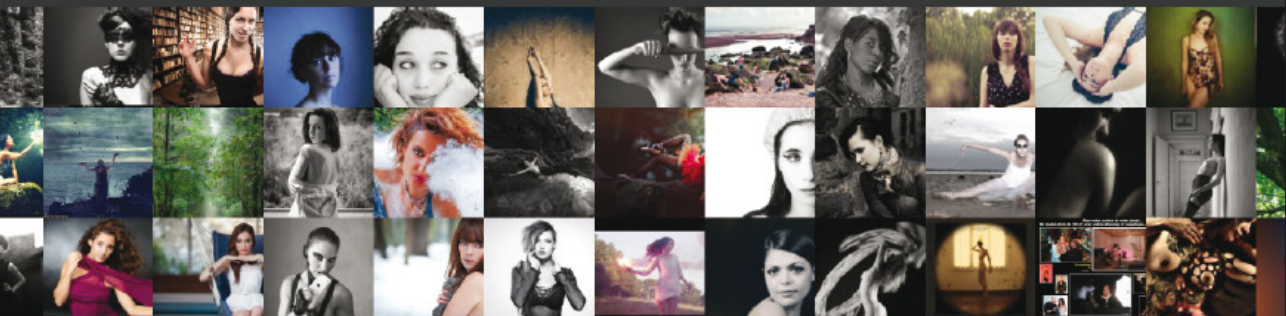
Celle qui

vit d'intuition et de rencontres

Aujourd'hui co-directrice du Centre de Production des Paroles Contemporaines, au Théâtre de l'Aire Libre (St Jacques-de-la-Lande), directrice déléguée et programmatrice du festival Mythos, Émilie Audren n'a pas toujours eu un statut bien défini et n'a pas toujours ambitionné d'en arriver là où elle en est. C'est une intuitive, une amoureuse de l'immédiateté et de la rencontre. Très jeune, elle est sensibilisée aux arts comme moyen d'expression et biais d'émotions, que ce soit de par de son père, amateur des chansons de Ferrat, Brassens ou encore Christophe, ou de par sa pratique de la danse. « Pour moi, ce n'était pas la parole le plus évident, mais plutôt l'expression corporelle », explique-t-elle. Côté études, elle s'oriente vers les sciences économiques, sans trop savoir ce qu'elle en fera, elle est simplement à l'aise dans ce domaine, avec son Bac B en poche et une bonne connaissance du monde de la comptabilité depuis toute petite grâce à sa mère. À la fac, la jeune femme, originaire d'Auray (56), s'installe à Rennes, s'investit dans une compagnie de théâtre « avec une soif de conquérir le monde » et rencontre Maël Le Goff. Lui, a toujours baigné dans le domaine artistique – on ne présente plus son père, Alain Le Goff –, a une personnalité marquée par son éloquence et son aisance en public, elle, a le côté pragmatique et le goût de l'organisation. Ils forment un duo dans la vie privée mais aussi dans la vie professionnelle en lançant un festival des arts de la parole dans la capitale bretonne, alors appelé « En faim de contes ». « Au départ, je n'avais pas vraiment de statut, j'étais dans l'administration et la production... », se souvient-elle. Les années ont passé, et entre temps, ils ont eu 2 enfants, ont fêté les 18 ans en 2014 du festival devenu Mythos, ont investi le théâtre

de l'Aire Libre et accompagnent une quinzaine de compagnies en production et diffusion... À 39 ans, Émilie Audren revendique la direction à deux têtes et ne rougit pas de son parcours et son quotidien. Plus discrète, en public, que son compagnon, elle n'en est pas pour autant une femme de l'ombre ou une femme de. « Au sein du duo, et même du trio avec l'arrivée de Kévin Douvillez, je n'ai jamais eu à pousser des coudes. Moins m'exprimer en public ne me dérange pas, j'ai d'autres espaces de réalisation. La couleur de Mythos, je la partage et je la défends avec Maël, j'en fais partie ! », s'exclame-t-elle, consciente des responsabilités qui sont les siennes en terme de choix et de densité dans la programmation. C'est ce qui l'anime au fond, découvrir des artistes, les accompagner, faire des rencontres, développer la convivialité autour de leurs propositions, relever les défis à la sueur de leurs fronts mais aussi et surtout à la fiabilité de son intuition et de son envie d'oser. « On est dans l'adrénaline de l'événement, le temps est éphémère avec le festival. Avec l'Aire Libre, on apprend et on apprécie le temps de la construction. Avoir un lieu permet maintenant de prendre le temps, de penser, de rêver le monde de demain, de se remettre en question », bouillonne celle qui se définit comme femme jusqu'au bout des ongles, « et avec du rouge dessus, c'est encore mieux », qui aime les fringues et faire la fête, sans opposer à cela l'image de la femme de réflexion, qui a la tête sur les épaules et dans les bouquins. C'est une certitude, Émilie n'est pas en reste du côté paroles. Et c'est une femme passionnée qui résonne dans les mots qu'elle prononce, que ce soit pour évoquer son quotidien, la programmation de Mythos, dont la 19e édition se déroule du 7 au 12 avril, les guerres de religion, le féminisme, la montée du fanatisme, l'intégration, l'esprit collectif, la famille... | MARINE COMBE

Premier réseau social photographique en Bretagne



Plus de 3000 artistes inscrits

Ouvrez gratuitement votre book en ligne sur
www.modeles-bretagne.info



ÉDITO | PÉRIODE DE TURBULENCES ?
PAR MARINE COMBE, RÉDACTRICE EN CHEF

Lorsque l'on tape « Adolescentes » sur Google, la première page nous file des sueurs froides. On y trouve des articles sur la disparition de deux jeunes filles sur l'île Maurice, retrouvées 5 jours plus tard chez une cousine, sur l'affaire des trois ados britanniques repérées en Turquie après avoir quitté Londres en avion pour, semble-t-il, rejoindre la Syrie, mais aussi sur plusieurs interpellations du côté de Liège d'administrateurs de pages Facebook, soupçonnés de diffuser des photos à caractère pédopornographique d'adolescentes. Les dérives d'Internet et des réseaux sociaux ne sont pas une découverte mais constituent une des nouvelles facettes des périples de cette période de vie.

Ce n'est seulement qu'une fois passée toutes ces actualités sordides que l'on peut découvrir des liens vers des sites parlant des grossesses chez les très jeunes femmes, des troubles alimentaires, de la rébellion, du rapport à la féminité et à la maternité, des agressions sexuelles et des traumatismes qui en découlent à cet âge-là... Loin du petit site bien cliché sur la fameuse crise d'ado, réponse à tous les maux de la jeunesse en formation dont on a usé et abusé pour éviter de se remettre en question, nous les bons occidentaux qui nécessitons de passer par cette phase de souffrance intellectuelle et physique, de lutte contre l'autorité et contre nous-même et nos corps en transformation...

La jeunesse ne serait que décadence, provocation, résistance et prolongation de nos erreurs passées ? Pas de fatalisme à la con, on quitte notre recherche Google, effrayante et énervante, et partons à la rencontre des ados d'aujourd'hui et des différent-e-s professionnel-le-s qui les côtoient au quotidien. La jeune génération tord le cou aux clichés et aborde sa simple réalité. Une réalité qui concorde avec une société peut-être un brin dépassée et déboussolée face aux hommes et aux femmes de demain... Un écart de générations et de mentalités qui ne semble pas nouveau, à entendre les plus de 20 ans. Rassurant. Pas tant.



À LA POUBELLE, LA NORME CORPORELLE !

Depuis plusieurs dizaines d'années, le corps féminin est devenu l'objet d'un business hallucinant, vendant un modèle unique, mince, à la peau blanche et parfaitement lisse. Revendiquer un corps ne correspondant pas à la foutue norme n'est pas tâche aisée, l'accepter encore moins, le faire accepter, n'en parlons pas. Si la prise de conscience commence à peine, le chemin de l'action et du changement reste encore bien tortueux. On ne peut alors que se réjouir d'assister à la naissance du projet Hors-normes, groupe rennais lancé le 26 mars dernier par Manon Deniau, étudiante à Rennes 2 et journaliste pour YEGG, ne nous en cachons pas - l'initiative étant parfaitement indépendante de notre rédaction. C'est par les réseaux sociaux Facebook et Twitter qu'elle choisit d'impulser cette dynamique issue du « body positivism », dont l'objectif est de relayer auprès de ses membres des informations destinées à promouvoir la diversité des corps et leur beauté. Peu importe la forme et l'aspect de notre enveloppe corporelle, la lutte contre la pression sociale et médiatique doit être engagée à titre individuel et collectif. Le groupe permet d'interpeller notre rapport au corps et de débattre en s'affranchissant des jugements répressifs et oppressants. Manon Deniau indique vouloir à l'avenir créer des cafés-discussions, à Rennes. Forcément, on aime et on soutient !

! MARINE COMBE

CULTURE CORPOR-HATE

DES INÉGALITÉS BIEN CULTIVÉES EN BRETAGNE

Nous évoquions le projet dans nos colonnes, en septembre 2014, lorsque le mouvement HF Bretagne recrutait 2 personnes pour réaliser un diagnostic sur la place des femmes dans les arts et la culture en région. Le 25 mars dernier, au Triangle, Marion Indo - partie Spectacle vivant - et Zoé Haller - partie Arts plastiques - dévoilaient les résultats de leur étude, réalisée à l'automne dernier, à partir des informations disponibles sur Internet ou dans les plaquettes de saison 2014-2015 sur 2448 spectacles (Spectacle vivant) et à partir des informations disponibles sur Internet pour les années 2013 et 2014 (Arts plastiques). Nous n'attendions pas un miracle mais les chiffres - étude complète sur la page Facebook de HF Bretagne - sont effarants. Les femmes sont majoritaires, entre 71 et 87%, dans les domaines de l'administration, la médiation, la communication ou encore de la billetterie. Mais ne sont que 17% à diriger les spectacles que nous voyons. Ne sont que 22% à la tête des structures culturelles et 15% à écrire ou composer les textes et musiques que nous entendons. Côté arts plastiques, elles n'étaient que 29% à être exposées, sur 36 lieux et 5 manifestations d'art contemporain. La Bretagne est loin de l'excellence prétendue dans de nombreux domaines. Niveau prise de conscience et évolution, on mettrait bien un zéro pointé. Honteux !

! MARINE COMBE



YEGG

SOMMAIRE | AVRIL 2015

- La tête dans les histoires - p.2
- Le genre numérique - p.22
- Corps et présence - p.6
- La culture en bref - p.24
- Libération féminine - p.8
- L'art, auprès des enfants en difficulté - p.25
- La politique en bref - p.9
- Verdict - p.26
- Subjectivités féministes - p.10
- Dans le frigo de - p.27
- Futures femmes - p.12
- YEGG & the city - p.28

LA RÉDACTION | NUMÉRO 35

YEGG | 7 RUE DE L'HÔTEL DIEU 35000 RENNES

MARINE COMBE | RÉDACTRICE EN CHEF, DIRECTRICE DE PUBLICATION | marine.combe@yeggmag.fr
 CÉLIAN RAMIS | PHOTOGRAPHE, DIRECTEUR ARTISTIQUE | celian.ramis@yeggmag.fr
 MORGANE SOULARUE | JOURNALISTE | morgane.soularue@yeggmag.fr
 CHLOÉ RÉBILLARD | JOURNALISTE | chloe.rebillard@yeggmag.fr
 LAURA LAMASSOURRE | JOURNALISTE | laura.lamassourre@yeggmag.fr
 MANON DENIAU | JOURNALISTE | manon.deniau@yeggmag.fr
 CONSTANCE LONGOBARDI | JOURNALISTE | constance.longobardi@yeggmag.fr
 CLARA POTIER | JOURNALISTE | clara.potier@yeggmag.fr
 CLARA HÉBERT | GRAPHISTE - ILLUSTRATRICE
 PHOTO DE UNE | CÉLIAN RAMIS

LA NON-MIXITÉ POUR LA LIBERTÉ



Marcher de nuit, en non-mixité : un défi relevé par plusieurs organisations étudiantes de Rennes (Unef, Solidaires Étudiant-e-s, CNT et Collectif antifasciste rennais). Une initiative qui suscite des réactions autant positives que négatives.

« Ne me libère pas. Je m'en charge. » Sur l'une des pancartes cartonnées posées à même le sol de la place Hoche, des mots en lettres capitales interpellent les passants. Premier signe d'une manifestation hors des conventions. Cinquante manifestantes ont investi les rues de Rennes, le 11 mars dernier, à partir de 19h30. Un seul critère de participation : être une femme. Avant le départ, un mégaphone passe de main en main. Les organisatrices expliquent leur démarche, comme Sophie : « Je n'ai besoin de personne pour parler à ma place ». De personne, et surtout pas d'un homme. La non-mixité est revendiquée pour permettre aux femmes de s'imposer dans l'espace public, en toute sécurité. « Elle envoie le message que nous pouvons nous libérer par nous-mêmes. Elle donne une forme d'empowerment », explique Alice, 27 ans. « On veut pouvoir circuler seule, de jour comme de nuit. Le soir, on développe des stratégies pour rentrer alors qu'il ne nous arrive rien quand on est accompagnées d'un homme », ajoute Gabrielle, 33 ans. Les participantes attirent regards et réactions, entre amusement et incompréhension. De leur fenêtre, certains jettent un œuf sur les participantes. « La non-mixité n'est pas bien acceptée. Elle suscite des réactions violentes, alors qu'on

cherche justement à lutter contre », indique Karène, 34 ans. Preuve pour les manifestantes que la marche a sa raison d'être. Durant la soirée, nombreuses sont celles qui refusent de répondre à nos questions. Et qui se réfugient derrière des slogans parfois extrêmes : « Non, c'est non. La prochaine fois, ce sera un coup de cutter dans ta bite connard. » Pour Gabrielle, ces mots - et leur portée - sont indispensables : « Le langage renvoie à la violence du viol. Il permet d'interpeller. » Le principe de la non-mixité étant évoquer comme opportunité de s'affranchir de tous les jugements masculins, les femmes osant assurément moins prendre la parole en présence d'hommes.

Ces confusions entre discours radicaux et idéaux d'égalité intriguent certaines participantes. À l'arrière des rangs, Brune, 21 ans, se place en retrait : « Je ne comprends pas pourquoi la marche n'est pas mixte... Tout devrait être mixte, pour permettre l'égalité. » La non-mixité n'est revendiquée que ponctuellement. « En général, je suis pour la mixité. Mais si les hommes nous accompagnent ce soir, la marche n'a plus de raison d'être », affirme Mel, 27 ans. Marcher entre femmes le temps d'une soirée, c'est être seules un moment pour mieux vivre ensemble.

CONSTANCE LONGOBARDI

bref

FÉMINISME MILITANT

Du 30 mars au 3 avril était organisée la Semaine du Féminisme, à Rennes 2, à l'initiative des collectifs tels que le CNT, RUSF, Solidaires Étudiant-e-s et le collectif antifasciste rennais. Sur le campus, plusieurs débats étaient proposés autour de thématiques fortes comme l'oppression des femmes voilées dans l'espace public, le harcèlement sexuel dans l'enseignement secondaire ou encore l'impact de l'humour oppressif.

bref

sur la toile

bref

ASSISES DE L'ÉCOLE

Le 30 mars, Patrick Strzoda, préfet de région et d'Ille-et-Vilaine, et Michel Quéré, recteur de l'académie de Rennes, ont lancé les Assises de l'École en Bretagne, faisant suite aux 11 mesures annoncées par la ministre de l'Éducation Nationale, Najat Vallaud-Belkacem concernant la transmission des valeurs républicaines, la laïcité, la citoyenneté et culture de l'engagement et la lutte contre les inégalités et mixité sociale.

bref

sur la toile

chiffre du mois

6

matches de la Coupe du monde de football féminin se dérouleront au stade de la Route de Lorient, en juin 2019.

chiffre du mois

le tweet du mois

C'est étonnant kenmême toutes ces violences sexuelles sur l'enfance. Si on suit la logique des aboles ça devrait faire des millions de putes.

feedrelapout @feedrelapout / 01-03-2015

L'ACTU FÉMININE EST À SUIVRE SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX !

@Yeggmag

sur



Yegg Mag Rennes

sur



ELVAN ZABUNYAN

ENSEIGNANTE-CHERCHEUR
EN HISTOIRE DE L'ART
À RENNES 2

Elle co-organise, avec trois collègues, un colloque intitulé : « Subjectivités féministes, Queer et postcoloniales en art contemporain. » qui se déroulera les 8, 9 et 10 avril, à l'université Rennes 2.

D'où est venue l'idée d'un colloque sur les subjectivités féministes en art contemporain ? C'est la 1ère fois qu'un tel colloque est organisé en France et c'est le fruit d'un travail de recherches que je mène depuis plus de 15 ans, en tant qu'enseignante-chercheure. Depuis 10 ans, j'ai eu la chance de rencontrer des étudiantes qui ont fait un travail de recherches sur ses questions et qui sont actuellement doctorantes ou docteurs. L'objectif du colloque c'est de permettre la rencontre entre les artistes et le monde de la recherche. La maturation du projet est liée aux différentes recherches menées par chacune. C'est l'aboutissement d'années de travail de recherches. Le but est aussi de permettre l'ouverture vers de nouvelles questions. Nous souhaitons réfléchir à des interrogations qui touchent à l'identité sexuelle et raciale, en faisant de l'art contemporain le lieu de ces rencontres.

Quelle est la place du féminisme en art contemporain ? Tout ce que le féminisme implique comme réalité aujourd'hui s'est construit à partir des années 1990. C'est pour cela que l'on a intégré la question du queer : c'est une volonté de penser les pratiques artistiques au-delà d'un genre inscrit dans une dichotomie habituelle. C'est un champ de recherche qui reste récent et qui évolue, se transforme, grâce à l'implication des jeunes générations qui s'emparent de l'héritage de leurs aînées avec leur propre regard. La question du féminisme interroge aussi la question ethnique et raciale. Longtemps il y a eu l'image d'un féminisme occidental unique. Aujourd'hui, plusieurs féminismes permettent de considérer les différences entre les femmes blanches et les femmes de couleur. Parfois ces féminismes sont solidaires, parfois les partis pris sont contraires.

Quelles sont les personnalités attendues pour ce colloque ?

La première est Griselda Pollock. C'est l'une des plus importantes figures de l'histoire du féminisme, elle a permis d'articuler histoire de l'art et féminisme : elle a mis au point des outils qui permettent de lire les œuvres, et pas seulement celles de l'époque contemporaine, au regard du genre. Griselda enseigne en Grande-Bretagne mais est née en Afrique du Sud, pays dont est originaire une artiste qui interviendra pour présenter un de ses films : Gabrielle Le Roux. Elle y aborde la question des trans en Turquie. Cette intervention interroge les déplacements culturels, car les sociétés turque et sud-africaine sont très éloignées, ne serait-ce que sur le plan géographique. Pourtant il y a des résonances entre les deux. C'est aussi cela notre volonté, avec ce colloque : décroquer, décentrer les approches.

CHLOÉ RÉBILLARD



© CÉLIAN RAMIS

ÉVÈNEMENTS INFOS PRATIQUES ÉCONOMIE SANTÉ MODE
INTERVIEWS PHOTOS SPORT INSOLITES BONUS RENDEZ-VOUS
CULTURE AGENDA DOSSIERS CONCERTS DÉCOUVERTE FESTIVALS
REPORTAGES POLITIQUE SOCIÉTÉ TENDANCES SOCIAL

FOCUS SUR

L'ACTU AU QUOTIDIEN,
C'EST SUR YEGGMAG.FR



Adolescentes d'aujourd'hui
FEMMES DE DEMAIN



Mais qui sont-elles ? À quoi rêvent-elles ? Quels sont leurs espoirs et leurs envies ? À qui se réfèrent-elles ou s'identifient-elles ? Tout le monde aimerait pouvoir le savoir, résoudre cette énigme, ce grand fantôme qu'elles inspirent aux adultes. Pour cela, la tentation est forte de vouloir les cataloguer, de les faire entrer dans une seule et même case. Or, reflet de notre société, les adolescentes ne sont pas une communauté homogène, ça serait trop simple. Néanmoins, certains traits

propres à cette période de la vie – où les changements physiques viennent tout chambouler - certains codes, symptômes et questionnements permettent de les identifier comme groupe sociétal distinct. C'est l'enjeu du Focus de YEGG ce mois-ci. Et pour ce faire, la rédaction est allée à la rencontre de jeunes filles, d'enseignantes, d'infirmières scolaires, de sociologues, de psychologues et de psychanalystes.





Souvent perçues comme une bande de midinettes en slim, fans de boys bands et accros à Facebook, les adolescentes sont bien plus complexes et profondes et ne constituent pas une confrérie homogène. Leurs attitudes et leurs maux n'ont pas changé, seul le monde dans lequel elles vivent a bougé.

« Qu'avez-vous fait de votre puberté ? », aimerait-on parfois demander à certains adultes. Ceux qui stigmatisent les adolescentes et font peu de cas de leurs opinions, leurs amours, leurs envies... C'est inévitable, on a toujours entendu, on entend et on entendra encore les « Quand j'étais jeune... », « De mon temps... », « Moi, à ton âge... », et autres discours sur l'inexpérience et l'immatunité de cette jeunesse, laquelle forcément, se brûlera les ailes. Une vieille rengaine héritée de génération en génération, qui révèle finalement que rien ne bouge, les jeunes filles d'aujourd'hui ressemblent à celles d'hier. Pourtant, on continue de vouloir les classer dans une seule et même case. « Dans notre monde il n'y a pas d'écoute de la singularité, il faut tous marcher au même pas. Or, c'est à chacun de se fabriquer ses réponses, en se débarrassant des lieux communs et des discours des autres », indique la psychanalyste Laurence Ruas-Texier. Un sentiment partagé par sa consœur Emmanuelle Borgnis-Desbordes pour laquelle il est important de comprendre qui sont ces adolescentes et ce qu'elles veulent, de saisir leur spécificité et leur personnalité à part entière. Et celles-ci ne sont jamais plus contentes que lorsqu'on les prend au sérieux. Ainsi, pour évoquer l'élaboration de la carte dite

subjective sur leurs lieux ressources (lire p.18), Marie, 16 ans, en seconde ST2S (Sciences et Technologies de la Santé et du Social) au lycée Bréquigny l'a souligné : « Ce que l'on a dit là peut changer le point de vue des adultes sur notre intimité, leur donner des points de repères, et ça fait plaisir que l'on s'intéresse à ça. Pour une fois on ne parle pas à notre place ». De la même façon, à la question « Qu'aimeriez-vous dire aux adultes ? », Victoire et Emilie, 17 ans, élèves aux lycées Saint-Martin et Jean Macé, et Thiphaine, 18 ans, en terminale à Jeanne d'Arc, répondent en chœur : « Qu'ils nous fassent plus confiance, parce qu'on doit toujours se justifier, prouver qu'on a bien fait les choses, en rajouter pour être crédibles ». Les professionnels font tous le même constat : « Elles ne sont que le reflet de notre société. Si elles consomment plus d'alcool et de tabac, c'est parce que c'est une tendance sociétale. Mais, globalement, elles sont chouettes, elles ont des envies, des projets. Certes, des choses nous interpellent, c'est inévitable, c'est générationnel ! », sourit Soizic, l'une des trois infirmières du lycée Bréquigny. Il ne faut pas pour autant nier l'existence d'écart de plus en plus grands entre celles qui ont une sexualité plus précoce, qui jouent avec l'érotisation de leurs corps, notamment via Internet, et

celles qui sont comme les adolescentes d'avant. Un état de fait remarqué par Laure Stalder, conseillère conjugale et familiale au Planning Familial. Cela dit, un marqueur fort en la matière reste stable : l'âge moyen du premier rapport sexuel, 17 ans.

« LA PLUS DÉLICATE DES TRANSITIONS »

Cette définition du psychanalyste et psychiatre Philippe Lacadée, auteur de *L'éveil et l'exil*, est sans doute la meilleure qui soit. Quitter l'enfance pour pénétrer un monde moins insouciant et apprendre à vivre avec les grandes transformations de son corps, les filles y sont plus rapidement confrontées : « Il y a un vrai décalage de puberté génitale entre les deux sexes, et c'est de plus en plus vrai que la puberté des filles est plus précoce, vers 10-12 ans. Elles font donc plus vite face aux questionnements liés au corps qui change, à leur identité, à leur rapport à la sexualité, elles s'interrogent sur leur capacité à être aimées, à aimer. Cela les renvoie à la construction de la personnalité », souligne Gilles Clainchard, psychologue au Centre d'Accueil et

de Soins Spécialisés pour les Adolescents et Jeunes Adultes, à Beaulieu et à Villejean. La puberté, passage confus, brutal et inéluctable, bouleverse beaucoup, « c'est le surgissement d'une étrangeté », selon Emmanuelle Borgnis-Desbordes. Et cette apparition physique de caractères sexuels secondaires a un impact sur le psychique et les comportements. « Avec l'entrée dans la vie amoureuse et sexuelle, la famille pose un autre regard sur l'adolescente et inversement : elle change de statut et cela peut être compliqué. C'est aussi pour cela qu'elle a besoin, qu'elle doit, prendre ses distances, passer par des expérimentations », note Gilles Clainchard. Difficile donc de supporter l'âge pubertaire - ses premières règles, la naissance de sa poitrine et de sa pilosité - sans broncher, sans claquement de portes ni « Tu peux pas comprendre ! ». En outre, à cet âge, Laurence Ruas-Texier explique qu'au « réveil pulsionnel du corps, il faut ajouter l'apprentissage de sa propre construction ». Ardu. Pourtant, la plupart des jeunes filles passent ce cap difficile sans trop de remous ni de blessures. Et c'est parfois un miracle, quand on sait les pressions de notre

MOINS DE TROUBLES CHEZ LES JEUNES FILLES?

Du 14 au 26 mars dernier, la semaine de la Santé Mentale s'articulait autour de l'adolescence. À cette occasion, l'Institut Tomkiewicz de Betton ouvrait ses portes au public. L'ITEP (Institut Thérapeutique, Éducatif et Pédagogique) travaille auprès d'adolescents et jeunes adultes souffrant de troubles du comportement entravant leurs apprentissages et/ou leurs relations avec les autres. En internat et/ou dans l'environnement de l'enfant, la structure veut favoriser l'épanouissement du jeune en participant au développement de son autonomie et de son intégration sociale, scolaire et professionnelle. Un réseau de professionnels - éducateurs spécialisés, psychiatres, enseignants, art thérapeutes et psychomotriciens - se rassemble autour du Projet Personnalisé d'Accompagnement de chaque enfant. Détail marquant : sur une vingtaine de

jeunes, âgés de 12 à 18 ans, pas une seule fille. Les troubles seraient-ils genrés ? « Non je ne crois pas mais il semblerait que les troubles s'expriment différemment », explique Philippe Reux, directeur de l'établissement. L'expression serait corporelle - anorexie, scarifications, tentatives de suicide - et les filles auraient moins de difficulté à maintenir le cap au niveau scolaire. « Nous recevons des demandes mais elles sont peu nombreuses, et même si je suis pour les intégrer au groupe - cela apporte un équilibre, un apaisement - je ne peux pas mettre 1 ou 2 adolescentes seulement avec 20 garçons, je dois penser à leur sécurité », précise le directeur qui ajoute : « À cette période, il y a un côté passage à l'acte, mise en danger, expériences. Il y a un grand risque de rapports sexuels consentis, ou non. »

époque moderne où l'image, l'apparence et la réputation sont omniprésentes, où la différence doit s'estomper au profit de l'uniformisation. « À cette période de la vie, le rapport au corps est très prégnant, toujours. C'est grandir avec le souci du corps ostentatoire », observe Caroline Moulin, docteure en sociologie, auteure de *Féminités Adolescentes : itinéraires personnels et fabrication des identités sexuées* aux Presses Universitaires de Rennes. Or, les nouveaux modèles, sur lesquels les adolescentes peuvent se projeter, sont toujours plus maigres. Un constat alarmant qu'Emmanuelle Borgnis-Desbordes fait dans son cabinet : « Cette pression des idéaux contemporains de maigreur ajoutée à la puberté, poussent certaines à tenter de maîtriser l'immaitrisable, à se façonner un corps sur lequel elles n'ont pas de prise ». Le corps cristallise donc toujours les troubles des jeunes filles.

LES MOTS CHANGENT, LES MAUX DEMEURENT

« Ce que j'entend en consultations depuis 25 ans n'a pas beaucoup changé. Les ados rêvent toujours du Prince Charmant, elles sont roman-

tiques dans la confession, leurs interrogations existentielles sont les mêmes », confie Gilles Clainchard. En revanche, les modalités d'expressions diffèrent. Il y a moins de tabous, de pudeur et d'interdits dans notre société et les filles évoluent avec cela, à travers les réseaux sociaux, la sur-médiatisation et la présence plus forte du sexe dans le domaine public. « Elles vivent aujourd'hui plus facilement leur désir, mais cela est sans doute en partie lié à l'évolution des conditions de la femme », ajoute le psychologue. Selon Caroline Moulin, la tendance vers plus d'égalité des sexes encourage les filles à s'approprier les codes masculins en matière de sexualité. Laure Stalder tempère en indiquant que cela n'est notable que dans certains quartiers. Quoi qu'il en soit, le contexte actuel modifie la formulation des doutes et autres tourments juvéniles, le matériel à disposition des adolescentes les immerge dans l'ère de l'image prédominante et du tout Internet, « elles pensent y trouver toutes les réponses, c'est un leurre. Voilà ce qui pourrait expliquer qu'elles sont dans l'action et l'expérimentation. Elles essayent avant et réfléchissent après », suppose Laurence Ruas-Texier. Aujourd'hui, on dit, on parle, on se

ICÔNES DU 7ÈME ART

L'adolescence - et plus encore les adolescentes - est un sujet de prédilection du cinéma souvent à l'origine de films adulés par toute une génération. Avec le cultissime *La Boum* de Claude Pinoteau sorti en 1980, les choses semblent même s'être accentuées, et certains cinéastes ont su avec finesse et empathie dresser de très jolis portraits, comme Claude Miller auquel on doit *L'Effrontée*, qui révéla Charlotte Gainsbourg, puis *La Petite Voleuse* ; ou Jacques Doillon avec *La Drôlesse* ou encore *La Fille de Quinze Ans*. Si chaque décennie doit avoir sa référence cinématographique, alors *Le Péril Jeune* de Cédric Klapisch est celle des années 1990. De la même façon, il y a à 15 ans, Sofia Coppola marque les esprits avec son premier film, *Virgin Suicides*, une chronique autour des

cinq sœurs Lisbon élevées dans l'Amérique puritaine de 1970. Plus récemment Jason Reitman a abordé avec tendresse et gravité la maternité adolescente avec *Juno*. En France, Noémie Lvovsky et Céline Sciamma posent un regard à la fois réaliste et affectueux sur les adolescentes. La première a signé les jolis *La vie ne me fait pas peur*, *Petites* et *Camille redouble*. Au talent et la sensibilité de la seconde on doit les très beaux *La naissance des pieuvres* et *Bande de filles*. On peut aussi citer *Respire* de Mélanie Laurent, *À 14 ans* d'Hélène Zimmer, *Mes Copines* de Sylvie Ayme, *Lol* de Lisa Azuelos, *Belle Épine* de Rebecca Zlotowski, *Thirteen* de Catherine Hardwicke...



montre. On peut s'en réjouir quand la lumière est mise sur des sujets graves comme le harcèlement ou les attouchements sexuels, desquels on ne parlait pas avant. Caroline Moulin parle, elle, de déplacement des zones d'intimité, influencé par les médias, la télé-réalité et le web. « Il y a une vraie érotisation du corps ces dernières années, c'est inquiétant », confie-t-elle. Ces nouveaux problèmes liés aux technologies modernes se traduisent par l'apparition de photos et de vidéos de filles dénudées ou ridiculisées, prises par le petit copain ou la bande de copines. « Ça prend de l'ampleur. Elles se rêvent beaucoup dans le virtuel, elles ne perçoivent pas les conséquences de certaines conduites », signale l'infirmière scolaire. Aïssatou et Marie l'attestent : « N'importe quoi circule sur Facebook ! », même si leur établissement a mis en place un réseau sentinelle. De leur côté, Victoire, Emilie et Thiphaine se méfient : « il faut savoir gérer, ne pas trop s'exposer », précisent-elles. Un déferlement d'images, des verrous qui sautent emportant avec eux interdits, pudeur et intimité, les jeunes filles sont ainsi propulsées dans un tourbillon où il faut tout tester, et

l'on est tenté d'y voir la cause de l'augmentation des IVG et des IST. Difficile de savoir. Ce qu'on sait en revanche c'est qu'elles ont pris le pli d'aller chercher leur pilule du lendemain ou de demander systématiquement un test urinaire de grossesse à l'infirmerie scolaire comme au Planning Familial, où l'on s'inquiète aussi des fausses idées véhiculées : la pilule rend stérile ou provoque des cancers mais elle protège de tout, des grossesses comme du sida ! « Nous faisons du cas par cas, il est donc difficile de faire des généralités », met néanmoins en garde Laure Stalder. Une précaution valable aussi à Bréquigny : « Ce n'est pas ici le reflet de toutes les adolescentes, ces nouvelles donnes ne concernent qu'une minorité ».

12-16 ANS, CONFUSIONS ET TUMULTES

Dans le cadre de son travail auprès du service de pédiatrie de l'hôpital Sud, Emmanuelle Borgnis-Desbordes s'alarme de noter l'augmentation des pubertés précoces et l'explique ainsi : « La question sexuelle n'étant plus tabou, on en parle ouvertement et partout, les petites

Dans le cadre de la semaine de la Santé Mentale, le collectif organisateur - dont Alexandre Loison, animateur au foyer d'hébergement Résidence Bretagne - a pris contact avec des enseignants du lycée Bréquigny, et notamment Gwénaëlle Keranlec'h et Marie-Bernard Da Costa. L'idée ? Que les élèves identifient les lieux où ils se sentent bien. En résulte une carte dite subjective élaborée par 57 jeunes. Parmi eux, Aïssatou, 18 ans et Marie, 16 ans, respectivement en première et en seconde ST2S (Sciences et Technologies de la Santé et du Social). « On a trouvé ça intéressant car c'était anonyme, on pouvait tout dire, tout ce qu'on ressentait et nos propos ont été retranscrits mot pour mot, c'est notre vocabulaire, il n'y a pas eu de censure. Cela

LEURS LIEUX RESSOURCES

nous a permis de comprendre qu'on est tous différents, selon nos vies, nos passions, nos caractères, là où on vit... mais qu'on partage une grosse base commune », racontent-elles. La maison et la chambre ont eu le plus de suffrages, avec l'idée d'être « dans sa bulle, sans contraintes », de pouvoir s'évader par rapport au quotidien. « Au delà de ça, des lieux virtuels ont aussi été beaucoup cités, comme le téléphone, l'iPod, les jeux, les réseaux sociaux, la nourriture c'est-à-dire le gras et le sucre, tout ce qui peut apporter du réconfort. L'idée de sécurité qui en ressort est très forte. En outre, ils étaient vraiment contents que leurs propos n'aient pas été travestis », confient les deux professeures. À côté des endroits où l'on peut se retrouver seul, tranquille et « lâcher prise », il y a tous les lieux que les jeunes fréquentent : l'arrêt de bus et le bus, le lycée, le parc, le centre commercial, le sport, les vacances...etc. Avec à chaque fois les sentiments et sensations des élèves. Une carte à la fois éloquente et touchante.

filles savent très tôt tout sur le sujet. Elles sont donc prématurément confrontées à l'anxiété que cela implique chez elle ». Parallèlement, la période la plus critique se déroule au collège. Une étape particulièrement sensible où les adolescentes sont en recherche de conformité. « Pour être acceptée, il faut s'adapter au groupe », raconte Aïssatou. « C'est surtout vrai au collège, entre filles y'a de la concurrence et les critiques sont peut-être plus féminines. Au lycée on est plus libre, plus mature », renchérit Marie. La confusion peut alors être forte chez les plus jeunes et les plus fragiles tiraillées entre le besoin irrésistible de se démarquer de leur enfance et de leurs parents et l'envie farouche d'être comme leurs copines. « C'est ce que Freud a décrit dans l'identification hystérique : l'histoire se situe dans un couvent où l'une des pensionnaires reçoit une lettre de rupture de son fiancé, alors toutes ses camarades sont prises de malaises, elles incorporent la souffrance de l'autre », rapporte Laurence Ruas-Texier. Ce souci de conformité s'accroît aujourd'hui avec la projection des jeunes filles sur les icônes modernes, lesquelles ne sont pas toujours de bons exemples... « Les filles com-

posent avec de grands modèles orientés vers l'écoute inquiète du corps : celle de grossir, celle de vieillir, ce qui est très prématuré à l'adolescence ! », s'inquiète Caroline Moulin. Rien de tel pour voir surgir de nouveaux troubles : scarifications et mutilations, phobie scolaire voire agoraphobie et rupture sociale, addictions aux substances alcooliques, tabagiques, chimiques, médicamenteuses (neuroleptiques, amphétamines). « Il y a augmentation et banalisation de ce type de conduites, comme les attaques contre le corps. On voit aussi de plus en plus d'adolescentes qui ne sortent plus de chez elles, cela s'est beaucoup développé chez les plus fragiles, les réseaux sociaux et les jeux vidéos étant un moyen de ne plus se confronter au monde extérieur, à la réalité », observe Gilles Clainchard. L'archétype de la minceur a une incidence forte, il joue comme une injonction sur les jeunes filles. « L'inflation des troubles de l'oralité, des démarrages d'anorexie est alarmant. On le perçoit avec la volonté d'atteindre le fameux thigh gap, cet espace irréel entre les cuisses ! Ca débute par des restrictions alimentaires drastiques et la bascule dans l'anorexie est rapide », note Emmanuelle Borgnis-Des-

bordes. Dans cette détermination ferme et obsessionnelle de se ressembler et d'être mince, le groupe n'est pas innocent. Pourtant, il est une nécessité incontournable.

LA PASSION ADOLESCENTE ET LES LIAISONS EXCESSIVES

Il est rare de les voir autrement qu'en bande. Et quand elles se quittent enfin, elles s'appellent, s'envoient sms, snapchat, se croisent sur FB... Inséparables, à la vie à la mort, unies dans une amitié fusionnelle. Cette attitude agace souvent leurs parents, il est pourtant fondateur et essentiel. « Elles ont grand besoin des amitiés exclusives. Le phénomène de bande est nécessaire, la puberté favorise l'isolement, ce qui n'est pas structurant, le groupe permet de se sentir exister », explique Emmanuelle Borgnis-Desbordes. Si cela a toujours existé, cet état de fait s'est sans doute amplifié ses dernières années, notamment via Facebook, avec parfois un effet pervers : « C'est bien, on a un tas d'amis, le revers de la médaille c'est que c'est « l'œil de Moscou », « Big Brother » et la dimension de confiance s'est perdue, les filles savent qu'en se confiant elles prennent le risque de voir leur propos exposés, leurs secrets révélés », note Laurence Ruas-Texier. De ces relations surinvesties naissent parfois des blessures profondément bouleversantes, rappelle Gilles Clainchard : « C'est le temps des passions et pour les plus fragiles une rupture amicale peut être aussi douloureuse qu'une séparation amoureuse. C'est une période d'incertitude et d'insécurité affectives, lesquelles se dévoilent dans la manière dont on vit ses relations. Certaines jeunes filles ne comprennent pas pourquoi elles réagissent aussi fortement à une rupture. Cela peut

être révélateur de fragilités antérieures, comme la peur de perdre l'autre, qu'il nous échappe ».

ET SI LES PARENTS ÉTAIENT TROP INQUIETS ET INTRUSIFS ?

Sous la pression de la société et de la réalité économique, les parents sont angoissés pour leurs adolescentes dans la vie desquelles ils s'immiscent. « On les voit beaucoup plus en consultation. Ils sont démunis, en perte de repères », note Gilles Clainchard, lequel explique que, justement, l'arrivée de la sexualité dans la vie de l'adolescente est un processus de distanciation, que cela relève de l'ordre de l'intime, que le parent ne doit donc pas trop en dire ou trop poser de questions, au risque sinon d'être intrusif. L'autre attitude extrême de ne rien vouloir formuler, de ne rien vouloir savoir, n'est pas bonne non plus. « Ces deux postures sont une façon de nier la différenciation, une façon de garder l'autre, en l'occurrence son enfant », précise-t-il. Pour Laurence Ruas-Texier, le problème de notre monde actuel est de croire, une fois un problème identifié ou un trouble repéré, qu'il y a un remède, une méthode, un médicament, qui va tout résoudre. « Et l'on voit de plus en plus de parents venir se soulager du trop de pression des institutions. Oui, l'adolescence est une période d'instabilité, et c'est énervant pour les parents, mais l'important est de ne pas rompre le lien », ponctue la psychanalyste. Cette ère du « il faut tout dire » n'est donc pas bonne, on ne peut pas tout dire, tout partager. Or, leur inquiétude pousse les parents à être trop envahissants. « Les adolescentes que je vois se plaignent de cette intrusion. C'est d'autant plus vrai qu'elles se construisent avec une butée, en se confrontant à une limite symbolique, quelque chose de pas dit, par exemple, permet de s'inventer sa propre vie via son propre imaginaire », déclare Emmanuelle Borgnis-Desbordes. C'est aux adultes d'accepter de ne pas tout comprendre et de tout maîtriser, que leurs filles n'aient pas les mêmes envies, les mêmes avis, les mêmes goûts, les mêmes réactions qu'eux, sans croire qu'il s'agit de pure provocation. C'est l'histoire d'un conflit de générations. Une histoire sempiternelle. Les adolescentes d'aujourd'hui font comme elles peuvent avec ce qu'elles ont, ce qu'on leur offre, et souvent, elles font bien.



ÊTRE PARENT :

du tricotage, du sur-mesure, de la complexité...

Isabelle Marchand et Anne-Sophie Joly, psychologues cliniciennes, assurent depuis 2003 et 2004 les permanences, gratuites et accessibles à tous parents sur rendez-vous, auprès du service Parents Ensemble (prochainement rebaptisé Service Parentalité), en collaboration avec l'UDAF 35.

Pourquoi ce service a-t-il été créé ?

Anne-Sophie Joly : Pour un lieu neutre, d'accès, en dehors des réseaux libéraux et sociaux. Pour un lieu de ressources, de rencontres, de paroles, de questions.

Isabelle Marchand : Tout comme « être parent, c'est toute une aventure », « parent, ce n'est pas évident » ! Ici, l'objectif est de proposer quelque chose aux parents car la transmission, ce n'est pas si simple et à laisser croire que c'était simple on a culpabilisé les parents en difficulté.

Les difficultés éprouvées par les parents avec les adolescents sont-elles générées ?

ASJ : Au moment de la rencontre, on prend en compte la question du parent et non du sexe de son enfant. Récemment on a ajouté le critère « Pour qui ? », à savoir s'il s'agit du fils aîné, de la fille aînée, etc. Mais nous n'avons rien de chiffré encore.

IM : Déjà, on peut dire que dans les cas de troubles, comme l'anorexie chez les jeunes filles par exemple, les parents s'adressent souvent à des professionnels du monde médical. Ils viennent en complément pour inscrire cela



dans la durée, repérer le sens à ce trouble. Sinon je repense à des cas récents d'extrémisme, de fanatisme sur les réseaux sociaux...

ASJ : De sexualité aussi sur Internet. De ce que les jeunes filles donnent à montrer de leurs corps. Mais encore une fois, ce n'est pas chiffré, c'est une impression.

IM : J'ai aussi la sensation qu'il y a plus de filles entre filles. Ça va faire scout mais avant on pouvait partir avec son duvet chez les copains, en mixité (*Rires*). Maintenant, je trouve que c'est plus une bande de filles d'un côté et d'un autre une bande de garçons. Il y a peut-être l'enjeu de la sexualisation des relations garçons/filles.

ASJ : On note aussi l'évolution de la question

vestimentaire. On expose davantage son corps. Avant, on masquait avec des vêtements amples au moment où le corps se transforme. Mais cela va avec les modèles que l'on propose dans la société, dans les médias. Il y a moins la fonction protectrice du vêtement, il vient sexualiser le corps de la femme. Enfin, c'est une hypothèse...
IM : Avec l'éducation des filles, la mise en valeur du corps, on accélère le cheminement de la jeune fille vers la jeune femme mais il n'y a pas de modifications de la maturité affective. Il y a donc un décalage.

Un décalage entre les générations aussi ?

ASJ : Les parents ont de nouveaux défis avec la question d'Internet, des réseaux sociaux, du corps. Sans oublier la pression scolaire qui est hyper forte ! Les outils sont encore peu connus, pas bien maîtrisés. Et les parents n'ont pas forcément tous les repères.

IM : Et sur la question de la sexualité notamment, on voit une interprétation libre selon chaque parent. Le couple, aujourd'hui, arrive très tôt, 14 ou 15 ans et on demande à ce que le copain ou la copine vienne dormir à la maison. Certains refusent, d'autres préfèrent que cela se passe chez les parents de l'autre, ou chez eux, plutôt qu'à l'extérieur...

ASJ : On est de plus en plus dans le fait de protéger l'enfant de l'extérieur.

IM : Avec l'après Dolto, qui explique que l'enfant est une personne (et une petite personne, il faut préciser), on a eu la revendication des parents à ce que l'enfant devienne autonome. Et on finit par se dire « Dépêche toi de grandir ! ». Et plus le parent sera dans le « Débrouille toi », plus il y aura vertiges pour l'enfant. Là, il peut partir loin dans la provocation, pour faire réagir.

Les inquiétudes parentales peuvent-elles être générées ? Avec l'implication des pères, dont on commence à parler, peut-être sont-ils plus nombreux à oser faire part de leurs difficultés ?

ASJ : L'an dernier, nous avons environ 30% de papas, venant seuls ou en couple. Et la part des pères ne cesse d'augmenter. Ils se saisissent de plus en plus de la question, et certainement qu'aujourd'hui, on leur fait plus de place aussi dans ce rôle là.

IM : Par contre, en entretien individuel, c'est toujours plus compliqué pour le papa de se libérer...

ASJ : On remarque que sur les questions de sexe, il y a toujours ce réflexe de renvoyer la jeune fille vers sa mère et le jeune homme vers son père. Alors que ce qui est important, c'est justement la complémentarité et l'offre de faire différemment entre les individus participant à l'éducation de l'enfant. Ce qui est intéressant, c'est la pluralité des modèles, des valeurs, des façons de faire, les décalages de réaction... C'est ça la richesse finalement !

IM : Ce n'est pas une question de genre, en effet. Le parent doit être connecté avec qui il est, c'est ça l'important. Il doit maintenir son regard du côté de la curiosité. Il doit être chercheur de ce qu'est son enfant. Mais aussi de ce qu'il est lui-même.

ASJ : Être parent, ce n'est pas un métier, ça se tricote. Au fur et à mesure, en fonction des enfants que l'on a, qui évoluent et se transforment, tout comme l'adulte. Il n'y a pas de mode d'emploi, ce n'est pas figé pour nous, ni pour les enfants et tout sera différent avec chaque enfant, que ce soit le premier, deuxième, etc. J'ai des jumeaux et je vis une histoire différente avec les deux.

Quand on parle de parent chercheur, à quoi fait-on référence précisément ?

IM : Le parent doit être du côté de la bricole, du sur mesure, du dosage, de la complexité (ce qui n'interdit pas la contradiction). Tout en s'inscrivant dans un projet, un discours en fonction de ce que l'on veut pour l'enfant. Et de ce qu'il veut lui, car il sait dire ce qu'il veut. Ici, c'est un espace pour parler et pour penser sa place de parent. L'adulte doit être là, accompagner l'enfant dans ce qu'il a à vivre, améliorer leurs conditions de vie quand il peut, ne pas le laisser seul dans les expériences de la vie...

ASJ : Mais bien être conscient que ce sont ses expériences à lui.

IM : On ne choisit pas comment vont se présenter les épreuves de la vie. Chaque individu est différent, il faut savoir se laisser surprendre aussi. Même si on voudrait tout savoir à l'avance.

(*Rires*)

DÉPASSER LA BINARITÉ HOMME-FEMME

Du 4 avril au 31 mai, la 7e édition du festival Bouillants, consacré à l'art numérique, questionne la notion de genre. Exposés à Saint-Brieuc et Vern-sur-Seiche, les travaux des femmes artistes rennaises, Diane Grenier et le collectif L'Atranquille, dépassent la binarité entre le féminin et le masculin, l'humain et la machine.



© OÉLIAN RAMIS

À la laiterie Les Bouillants de Vern-sur-Seiche, un vendredi après-midi du mois de mars, Diane Grenier travaille sur des circuits électriques de diodes électroluminescentes et des petits moteurs. La pièce, dans laquelle se trouve l'artiste plasticienne, est occupée dans sa globalité. À gauche de l'entrée, un ordinateur portable posé sur un bureau est entouré de circuits électriques, deux grilles pains et un aspirateur se trouvent par terre. Plusieurs cartons jonchent le sol. À droite, une machine à laver démontée est examinée par l'artiste.

SEXUALITÉ TRANSHUMANISTE

L'ensemble de ces machines est utilisé pour sa création originale, *Sexes-Machines*, qui sera installée dans la laiterie, pendant deux mois. En

résidence ici depuis début mars, Diane Grenier a eu quatre semaines, comme trois autres artistes et collectifs rennais, pour fabriquer une installation autour de la problématique du genre. « *Je me suis orientée vers la figure du cyborg, union entre l'homme et la machine car cette créature est remplie de fantasmes genrés : soit il y a des femmes ultra sexualisées, soit il y a des guerriers* », explique-t-elle. Et une sexualité hétérosexuelle qui en découle.

Pour cette œuvre, la plasticienne a imaginé les rapports érotiques de certains objets du quotidien : « *Pourquoi fantasme-t-on une technologie comme le cyborg et non celle qui nous entoure ?* »

Dans plusieurs scénographies au décor intimiste, les machines répéteront des mouvements lascifs ou rythmés à forte connotation sexuelle. « *Des*

éléments mécaniques iront se frotter contre l'architecture, développe-t-elle. C'est un mélange entre l'hybride et l'organique. » Sa création sort de la dualité entre l'humain et les machines. Selon l'artiste, « *elles s'affranchissent de leur rapport utilitaire à l'humain pour revendiquer une sexualité inter-machines.* »

Ce transhumanisme, le directeur artistique du festival, Gaëtan Allin, s'y est beaucoup intéressé pour construire cette 7ème édition. Réfléchir au genre « *n'est pas si évident que ça* », constate-t-il. Mais d'après lui, la notion est totalement obsolète. « *La machine va devenir autonome face à l'homme, continue-t-il. Il sera question d'un troisième genre humanoïde et non plus d'un genre binaire.* »

LE VÊTEMENT, TISSU GENRÉ

Chacun à leur manière, les dix-sept artistes programmés interrogent leur compréhension de la thématique. Le trio de L'Atranquille propose la sienne dans un vidéo autour du vêtement, *Paper Dolls*. Lors d'un essayage d'habits par deux membres du collectif, Grégoire Doaré et Anne Sophie Guillaume, la troisième, Ingrid Borelli, remarque que « *la gestuelle est différente si on est un homme ou une femme comme, par exemple, la manière de fermer une braguette, d'enfiler un pantalon, d'enlever un pull.* » C'est à ce moment que la notion du genre est apparue. En trois séquences, la vidéo met en scène deux

personnages aux visages inexpressifs (incarnés par Grégoire et Anne Sophie), avec des plans fixes sur fond blanc. « *Rien ne les distingue sauf les vêtements* », détaille Grégoire. Robes, chaussures à talons, mini-jupes, pantalons, ils enfilent chacun leur tour les même choses. À travers ces clichés, le collectif a voulu « *détourner les stéréotypes* » et « *créer un trouble* ». Projetée en taille réelle dans la laiterie des Bouillants et pendant le festival briochin Art Rock du 22 au 24 mai, l'installation permettra au public de « *s'identifier et s'interroger sur l'idée prédéfinie du féminin et du masculin* », espère Grégoire.

PEU DE FEMMES ARTISTES LOCALES

La spécificité de cette édition est de proposer une programmation paritaire. Pour autant, sur 7 artistes rennais, L'Atranquille et Diane Grenier sont les seules femmes. La majorité venant des États-Unis. « *Je constate, je n'ai pas d'explication et c'est fort dommageable*, réagit le directeur, Gaëtan Allin. *Car les artistes du numérique construisent le monde d'aujourd'hui et de demain et la moitié de la population en est exclue. Bouillants n'a pas de réponse mais est là pour poser des questions.* » Une rencontre est d'ailleurs organisée entre le public et plusieurs artistes, dont les professionnelles rennaises, pour échanger autour de leurs projets, le mardi 7 avril, à la Cantine Numérique rennaise, de 18h à 20h.

I MANON DENIAU



LE FÉMININ RENNAIS
NOUVELLE GÉNÉRATION

YEGGMAG.FR

bref

RÉSISTANCE ET THÉÂTRE

La troupe L'Éphéméride Théâtre présente la pièce *Les hommes*, de Charlotte Delbo, le 30 avril, à 20h30, à l'ADEC - Maison du théâtre amateur de Rennes. Dans ce spectacle, l'auteur y raconte sa propre expérience de femme résistante, déportée en 1942 au fort de Romainville. Séparées de leurs hommes, les femmes passent le temps et se réfugient dans la pratique du théâtre, sorte d'échappatoire d'une réalité violente.

bref

à

l'

affiche

chiffre du mois

0

femme dans la programmation du festival du Roi Arthur, habitué des derniers rangs en terme d'égalité, organisé les 28 et 29 août à Bréal-sous-Montfort.

chiffre du mois

yegg aime la littérature

LES MOTS À LA BOUCHE - 27^E ÉDITION DE LA FÊTE DU LIVRE

Du 4 au 6 avril - Bécherel

bref

VOIX FÉMININES

Le 24 avril prochain, à 20h30, le café-concert *L'Avant-Scène*, à Rennes, accueille deux groupes Rennais portés par des voix féminines : Zilse-lance et The Black Leaders. Le premier sonne électro pop mêlé à du disco rock. Le deuxième promet un univers rock avec des guitares saturées alliées à une pop assumée. Zil et Marie feront entendre leurs textes et leurs musicalités, accompagnées de leurs musiciens masculins.

bref

à

l'

affiche

LA PAROLE AUX CLICHÉS

Du 7 au 31 mars, dans le cadre du Printemps des poètes, les enfants de l'école Léon Grimault et Valérie Ghévert, photographe, iconographe et graphiste ont présenté une expo-photos dans la librairie rennaise La Courte Echelle.



© CÉLIAN RAMIS

Dans la librairie La Courte Echelle, rue Vasselot, une dizaine de photos en noir et blanc accompagnées de petits poèmes, sorte d'haïku, sont suspendues au-dessus des étales de livres pour enfants. Au fond, un damier de vingt-cinq photos orne la porte de la réserve. Ces productions, l'œuvre d'enfants de 7 à 11 ans, sont publiées dans l'ouvrage *Hiver, vous n'êtes pas si vilain*, aux éditions La Centaurée, créée par la photographe Valérie Ghévert.

Après avoir mené des ateliers au sein de l'Institut Médico-Educatif de Chantepie auprès de jeunes de 15 à 18 ans, cette éditrice aux multiples casquettes anime, depuis le mois de janvier 2014, des ateliers autour de la photographie et du Land-Art pour les classes de CP-CE1 et de CM1-CM2 de l'école Léon Grimault, dans le sud de Rennes, école classée en zone d'éducation prioritaire : « Je suis en train de répondre à une promesse que je m'étais faite il y a 20 ans. J'étais animatrice équestre dans un centre pour enfants en difficulté, à Lille. J'ai beaucoup appris de cette expérience,

j'ai vu des miracles. Travailler aujourd'hui avec ces enfants est une manière de terminer ce que j'avais commencé à Lille », confie-t-elle.

Chaque photo a été choisie par les élèves eux-mêmes, sans interaction de la part des instituteurs ou de la photographe : « Les enfants prennent plusieurs clichés pour au final n'en garder qu'un. Je me retire complètement de ce processus de choix ». Ces ateliers ont un but bien précis : ramener les enfants en difficulté à l'écriture et la lecture. « La photo est un prétexte pour leur permettre de prendre confiance en eux, et d'exprimer ce qu'ils y voient. C'est un très bon support pour les amener à l'écriture », explique-t-elle. Cette initiative leur permet également de redécouvrir leur environnement : « Je leur fais observer leur quartier d'un autre œil, à se l'approprier autrement ».

En parallèle de ses projets éditoriaux, de sa propre expo-photos présentée dans la librairie Planète 10, rue Saint-Louis, la photographe garde un nouveau challenge dans le coin de sa tête : « Ouvrir un jour une ferme pédagogique n'importe où en France ».

| CLARA POTIER

L'ÉQUIPE DE YEGG VOUS SOUHAITE UNE BONNE CHASSE AUX OEUFS



Musique

SIANNA
SIANNA DWAYNA
MARS 2015

Elle figurait parmi nos coups de cœur lors de la dernière édition de Bars en Trans, en décembre 2014. Et ça pourrait bien se confirmer avec son prochain passage dans la capitale bretonne pour le festival Mythos, à l'Antipode précisément, le 10 avril, où elle sera cette fois seule sur scène. Avec la sortie de son premier EP, Sianna Dwayna s'impose comme figure montante du rap français. L'écriture est encore quelque peu naïve mais est parfaitement assumée par la jeune femme qui parle de simplicité dans sa chanson « J'reste quand même » mais qui revendique une indépendance certaine et une combattivité contagieuse. Ce qui révèle que Sianna assure une partie de la relève du hip hop français, c'est sa capacité à teinter ses morceaux de diverses influences puisées dans les scènes urbaines qu'elle a déjà conquises mais aussi dans les musiques d'Inde, d'Espagne ou encore du Maghreb réunies dans son Tour du Monde en Freestyle, réalisé en 2014. La musique de la jeune artiste est rafraîchissante, pèchue et entraînante, et transmet généreusement force et esprit vainqueur.

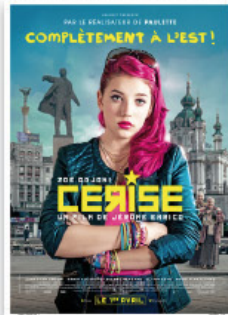
MARINE COMBE



Cinéma

CERISE
JÉRÔME ENRICO
AVRIL 2015

Cerise a 14 ans mais elle en paraît 20. Outrageusement maquillée et perchée sur ses hauts talons, elle est très superficielle, ne s'intéresse qu'à sa petite personne et se fait mettre dehors de son collège. Une fois de plus arrêtée pour vol, sa mère décide de l'envoyer auprès de son père qui vit en Ukraine. Pour cette jeune fille qui a grandi derrière le périphérique l'atterrissage dans la vraie vie va être cocasse. Le premier contact avec son père, interprété par Jonathan Zaccà, est laborieux mais ces deux-là vont devoir cohabiter ensemble. Très vite, Cerise va se prendre d'amitié pour Nina, la femme de ménage de son père. Celle-ci va l'écouter, s'intéresser à elle et lui faire découvrir son pays, l'Ukraine. Toujours avec ses rêves d'enfant mais moins centrée sur elle-même, Cerise va découvrir un pays et un peuple en pleine révolution. L'apprentissage sera efficace, elle s'éveille et la jeune fille apprendra à être plus à l'écoute des autres. Après *Paulette*, Jérôme Enrico signe un film agréable mais sans trop de subtilité. Cerise ou les pérégrinations d'une adolescente à la recherche de l'amour absolu... à la recherche d'elle-même. Le scénario n'est pas mauvais mais la dramaturgie frise parfois la caricature. L'humour présent d'un bout à l'autre du film nous fait oublier les quelques faiblesses dans l'écriture ce qui n'ôte en rien les qualités indéniables de Zoé Adjani qui fait ses premiers pas au cinéma et qui apporte à ce film un grand vent de fraîcheur.



CÉLIAN RAMIS

Dvd

LES HÉRITIERS
MARIE-CASTILLE MENTION-SCHAAR
AVRIL 2015

En 2009, une professeure d'histoire du collège Léon Blum à Créteil inscrit sa classe de seconde réputée la plus faible au concours national de la résistance et de la déportation. Cette histoire, Ahmed Dramé, acteur dans le film, l'a vécue. Face à une classe ingérable, Anne Anglès (Anne Guéguen dans le film) la professeure principale, propose à ses élèves de relever le défi. D'abord réticents, les élèves gagnés peu à peu par l'enthousiasme vont se pencher sur le thème sur lequel les candidats doivent concourir : « Les enfants et les adolescents dans le système concentrationnaire nazi ». Dans cette ville très cosmopolite de Créteil et contre l'avis du proviseur, cette professeure formidablement interprétée par Ariane Ascaride réussit ce petit miracle de rassembler ses élèves autour de ce sujet. Au prix d'une réelle transformation pour la plupart d'entre eux, les élèves remporteront cette année le 1er prix au concours. Le film retrace la réalité du métier d'enseignant et les difficultés auxquelles les élèves peuvent être confrontés dans leur scolarité. La place donnée à l'improvisation apporte une spontanéité communicative. Si le sujet du film est bien l'adolescence on ne peut qu'être ébloui par le jeu d'Ariane Ascaride, juste, sensible et évidente incarnant parfaitement la professeure idéaliste. Au carrefour du documentaire et de la fiction, ce long métrage réussi et passionnant pose un regard optimiste sur la jeunesse d'aujourd'hui.

CÉLIAN RAMIS



Livre

NOUS SOMMES TOUS DES FÉMINISTES
CHIMAMANDA NGOZI ADICHIE
FÉVRIER 2015

Prononcé en décembre 2012, le discours de l'écrivaine nigériane « Nous sommes tous des féministes » vient de paraître aux Éditions Gallimard, regroupé avec l'un de ses écrits, *Les mariées*. Retravaillé pour le rendre plus littéraire, ce texte incisif vise juste. En cinquante pages, elle explique, avec chiffres et expériences personnelles à l'appui, pourquoi les mouvements féministes restent nécessaires. Que ce soit au Nigéria, son pays d'origine, ou aux États-Unis, son pays d'adoption, Chimamanda Ngozi



Adichie fait le même constat : les femmes ne jouissent pas des mêmes droits que les hommes. Ce court essai est un manifeste pour les femmes, il répète des évidences mais fait du bien. Il permet surtout de viser un public non sensibilisé à ces problématiques. Et c'est le but recherché par l'auteure, qui souhaiterait qu'hommes et femmes, ensemble, arrivent à changer la société.

MANON DENAU

CRUMBLE AU POULET, PETITS LÉGUMES ET MOUTARDE À L'ANCIENNE

par Aurore Erceau



Pâte à crumble :
Dans un saladier mettez le beurre ramolli, la farine et le sucre, travaillez à la main jusqu'à obtention d'une pâte sableuse, salez et poivrez un peu. Réservez.

Le poulet :
Faites dorer à l'huile d'olive dans une sauteuse les blancs de poulets émincés avec les oignons coupés en morceaux. Pendant ce temps, faites revenir dans une grande poêle, les carottes et les courgettes coupées en cube avec de l'huile d'olive. Préchauffez votre four à 180°. Lorsque les blancs de poulet sont cuits, ajoutez la crème et la moutarde à l'ancienne puis mélangez le tout. Rassemblez dans un grand plat à gratin le poulet et les petits légumes. Parsemez le plat de pâte à crumble, passez au four 30 min jusqu'à ce que le dessus soit bien doré. Servez avec de la roquette. Bon appétit !

Copain Copine
43, rue de Dinan, Rennes
02 99 67 31 55





© CÉLIAN RAMIS

YEGG & THE CITY

Episode 19 : Quand j'ai participé à un cours de Boxe Thaï féminine

« La boxe thaï c'est bien si tu veux maintenir ton mec en place. Ou plutôt si tu veux le faire fuir ! » s'amuse plusieurs participantes. Un lundi de mars, 19h, nous arrivons salle Caspiopée, à La Mézière, pour le cours hebdomadaire de boxe thaï réservé aux femmes, de l'association Naga Muay Thai. Ce cours est ouvert depuis cinq mois et habituellement au nombre de quinze ou vingt, les participantes arrivent au compte goutte, certaines en plaisantant sur la garde des enfants. Ce soir-là, nous sommes une dizaine de participantes, entre 15 et 50 ans. Après un échauffement à courir autour du ring, genoux levés, coups de poings dans le vent et autres sauts, nous montons sur le ring et enchaînons les mouvements de base avant de former des duos d'entraînement. Le groupe est hétéroclite et les participantes ne

s'apparentent aucunement à des compétitrices. Les niveaux se mélangent : on se défoule, on cherche à se dépenser, se muscler ; on entend le cuir des gants frapper. La séance se déroule dans la bonne humeur, les entraîneurs Jérôme Juin et Julien Bernardon taquent les participantes qui leur rendent bien à coup de divers crochets, uppercuts et kicks. Par petits groupes nous utilisons ensuite les coachs pour mannequin et si je manque de l'émasculer à deux reprises, Jérôme m'explique comment mieux faire avec le sourire. Pour terminer en beauté Julien prend un malin plaisir à nous - ou plutôt leur - faire faire des pompes, abdos et autre gainage alors que je commence réellement à lutter. Je termine écarlate et en nage, mais au moins, ce premier essai ne m'aura pas mise K.O !

LAURA LAMASSOURRE

CAROLE BOHANNE CÉLINE JAUFFRET ANA SOHIER ANNE-KARINE LESCOOP
 ANNE LE RÉUN BÉATRICE MACÉ ANNE CANAT SYLVIE BLOTTERE ÉVELYNE FORCIOLI YUNA LÉON
 BRIGITTE ROCHER FANNY BOUVET MARIE-LAURE COLAS GAËLLE AUBRÉE DORIS MADINGOU
 KARINE SABATER ARMELLE GOURVENEC MARIA VADILLO
 NADINE CORMIER ESTELLE CHAIGNE ALIZÉE CASANOVA GAËLLE ANDRO VÉRONIQUE NAUDIN
 FRÉDÉRIQUE MINGANT CÉLINE DRÉAN VALÉRIE LYS NATHALIE APPÈRE MATHILDE & JULIETTE
 LAURENCE IMBERNON NATHALIE APPÈRE ÉMILIE AUDREN MARIÉ HELLIO
 ISABELLE PINEAU MARINE BACHELOT CHLOÉ DUPRÉ
 ANNE LE HENAFF DOROTHÉE PETROFF GÉRALDINE WERNER
 GWENAËLE HAMON MARION ROPARS
 CATHERINE LEGRAND
 JEN RIVAL



LES FEMMES
 QUI COMPTENT,
 CHAQUE MOIS DANS YEGG



LE FÉMININ RENNAIS
NOUVELLE GÉNÉRATION



YEGGMAG.FR